

PRÉAMBULE : Explorons les questions philosophiques : un certain goût pour le paradoxe !

Y a-t'il un plaisir à mentir ?	Quand accède-t'on à la maturité ?
Est-il légitime de se préférer soi-même ?	Qu'est-ce qu'une révolution ?
Puis-je prouver mon identité ?	Pourquoi l'autorité est-elle aux mains d'un chef ?
Qui nous a appris à parler ?	Peut-on mettre tout le monde d'accord ?
Pourquoi dit-on que " la curiosité est un vilain défaut" ?	A quelles déceptions nous exposons-nous en amitié ?
Faut-il poser des limites à l'amour ?	Peut-on rire de tout ?
Que faut-il faire pour être heureux ?	Faut-il éduquer tout le monde ?
	Sommes-nous tous des artistes ?

I) Qu'est-ce qu'une dissertation ?

C'est un exercice écrit qui doit permettre de juger le fruit de votre travail en philosophie.

Il a pour objectif de résoudre un problème, patiemment, de façon réflexive, c'est-à-dire sans précipitation. Il n'exige aucune spécialisation, mais de la curiosité et un questionnement exigeant. Le problème à traiter concerne l'être humain, sa condition et ses œuvres.

Plusieurs compétences sont attendues : la capacité à énoncer des questions, à **poser des problèmes** dans le cadre du programme, l'élaboration logique et patiente d'une **réponse en plusieurs moments**, et **l'utilisation de connaissances** acquises en cours ou par vous-mêmes.

C'est un exercice scolaire et écrit donc le style, le soin et la correction de la langue sont primordiaux.

Pour le moment, l'écriture manuscrite est requise à l'examen.

Une certaine longueur est requise (4 pages au minimum) afin de mettre en œuvre un raisonnement continu et composé.

L'évaluation du devoir rédigé se fera selon tous ces critères.

II) Quelles sont les différentes étapes du travail à faire ?

a) **L'analyse du sujet : comprendre sur quoi la question interroge.**

Le premier moment est une compréhension des termes du sujet et du sens, ou des sens, les plus immédiats et évidents. Il s'agit assez naturellement de prendre connaissance d'une question posée, et de parcourir assez rapidement les significations qui nous sautent aux yeux.

Exemples :1) *Obéir, est-ce renoncer à sa liberté ? :**Exemple 1 :*

Obéir : se soumettre à la volonté d'autrui qui me donne des ordres (un soldat obéit à son chef, un ecclésiastique à son supérieur),

ou suivre une loi qui est prescrite dans la société (le citoyen obéit à la loi qui commande de déclarer ses revenus et de payer ses impôts),

ou faire ce que quelqu'un me demande parce qu'il a autorité sur moi (un enfant obéit à ses parents, à ses professeurs) ou parce que je le crains (la femme obéit à son mari par peur des représailles).

Renoncer à sa liberté :

La question demande si celui qui obéit peut être qualifié encore de personne **libre**, qui dispose encore de la faculté de prendre des initiatives, de suivre ses désirs personnels, de consacrer son temps à ce qui compte pour elle. Est-elle dépossédée de son temps, de sa pensée, de ses désirs, et des moyens de les réaliser ? Peut-on servir deux maîtres à la fois, soi-même et un autre ?

Connotation de la question :

Pessimiste : *renoncer* est un mot négatif, un état d'esprit un peu triste qui exprime une frustration ou une perte sans compensation.

2) *Les religions sont-elles nécessaires ?**Exemple 2 :*

Religion : Institution qui forme une communauté autour de croyances et de rites. On désigne par ce mot l'ensemble des fidèles, réunis autour de croyances communes portant sur l'origine du monde et de l'homme et sur leurs destinations. Elle se réfère à des textes, des hommes du passé, des autorités du présent aussi. Elle donne une conduite à suivre, un calendrier, des façons de faire ; elle dispose d'une morale.

Nécessaires : utiles(pour les unir, les uniformiser, les rassurer, les consoler) ou inévitables(on ne peut pas la détruire ou la remplacer, 2 tentatives qui ont eu lieu). Les hommes ne pourraient pas s'en passer.

Implicitement, ceux qui ont essayé n'ont pas réussi.

On se souvient de régimes politiques autoritaires décidant d'éradiquer la religion pour « libérer » les peuples de leurs erreurs, de leur servitude volontaire (URSS par exemple), pour de « bonnes raisons » donc !

b) La problématisation du sujet : comment la question posée doit nous amener à un réel problème philosophique.

1. Qu'est-ce qu'une question philosophique ?

Souvenons-nous de la distinction proposée par Deleuze dans *l'Abécédaire* : une question n'est pas seulement une interrogation, elle demande la reconstruction de « son histoire sous-jacente » pour devenir vraiment intéressante et d'abord compréhensible.

Exemple : « Dieu existe-t-il ? » ou « Croyez-vous en Dieu ? » sont des interrogations sans grand intérêt, les réponses nous donneront accès à une information sans importance pour notre existence.

Mais la question : « Le fait de croire en Dieu modifie-t-il l' existence de l'homme, tant individuelle que

collective ? » porte sur quelque chose de plus important. Pour comprendre toute la portée de cette question, il va falloir reconstruire les motivations et les inquiétudes qui sont en elle. Le problème est le résultat de cette reconstitution.

Une question est intéressante parce qu'elle met à jour une difficulté que nous aurons profit à dépasser. Elle révèle des contradictions ou des pensées confuses que nous n'avions pas pris la peine de démêler ; ou bien une complexité que l'opinion n'a pas pris le temps de réfléchir.

Exercice en classe : à partir des coupures de journaux

III) Comment écrire la dissertation ?

A) Écrire l'introduction :

L'introduction est le lieu où se construit une problématique : mise en évidence d'une contradiction, d'une opposition qui justifie la question. L'introduction comporte donc deux parties : chacune expose un point de vue différent. La confrontation des deux justifie le fait qu'on reprenne la réflexion sur le sujet, qu'on ne se satisfasse pas d'une opinion parmi d'autres ; la question est le fil conducteur de cette réflexion, on doit en épuiser les possibilités et faire toutes les analyses nécessaires pour donner du poids à notre réponse. Il faut chercher à écrire simplement un problème radical, clair et simple.

L'énoncé du problème :

Obéir, est-ce renoncer à sa liberté ?

1. Nous avons tous une sensation immédiate de la liberté, elle consiste à ne pas être entravé dans nos mouvements, à disposer de notre temps pour faire ce qui nous plaît, sans avoir à nous préoccuper de ce que pensent ou veulent les autres. A contrario, les ordres qu'on me donne, les contraintes qu'on fait peser sur moi, me frustrant de ces possibilités et de la sensation de liberté qui les accompagne.

2. Pourtant, aller où je veux, faire ce qui me plaît, atteindre un but qui m'importe, supposent que je sois informé, instruit, aidé, soutenu, par autrui. Notre coexistence requiert des lois, des organisations, autant de limites à notre impulsivité. Notre intégration requiert l'obéissance, outil du bon fonctionnement d'une collectivité : un Tout (école, armée, société) doté d'une fin (apprendre, vaincre, survivre) doit imposer sa règle au groupe d'individus qui s'y trouvent ; sans quoi, leur présence même dans ce Tout n'aurait aucun sens pour eux.

Comment sortir d'une telle contradiction ? Obéir, est-ce renoncer à sa liberté ou construire les conditions collectives de sa liberté ? La justification de l'obéissance est-elle une mystification utile aux donneurs d'ordre ou une nécessité inhérente à l'action de l'homme ?

Exemple 1 : Suis-je le(la) même en des temps différents ?

Quand je regarde, sur une photographie, la petite fille que j'étais, je sais que c'est moi, on me le dit, mais suis-je toujours la même ? Quelque chose en moi est-il demeuré le même, alors que mon corps est différent, et que mon esprit a atteint la maturité ? Les changements dont j'ai fait l'objet ont-ils laissé subsister quelque chose d'originel ? Je suis portée à le croire car je me souviens d'avoir été enfant, d'avoir grandi, d'avoir appris ; c'est bien moi qui ai fait tout cela. Pour changer, il faut demeurer. J'ai développé, perfectionné, ce que j'étais, pour devenir ce que je suis. La continuité est évidente.

Pourtant, il est des choses qui demeurent en cessant d'être elles-mêmes. La chenille et le papillon se succèdent dans le temps, mais qui dirait qu'ils ne sont pas différents ? Il en va de même pour le bourgeon, la fleur et le fruit. Quant aux sociétés, les révolutions les bouleversent de fond en comble, balayent les monarchies, établissent des républiques, et inversement. Est-il inconcevable d'imaginer en moi des révolutions ou des éclosions ? Certains parlent de conversions qui ont changé leur vie, peut-on croire que leur être entier, sensibilité et entendement, n'en ait pas été bouleversé ?

Suis-je toujours la même en des temps différents, ou bien suis-je une succession d'êtres différents ?

Exemple 2 : La parole est-elle une arme ?

Il arrive parfois, au cours d'une conversation, que nous rendant aux arguments de notre interlocuteur, nous lui disions : « Votre discours me désarme ! » Dans la lutte oratoire qui nous a opposés, il a été le plus fort ; tel le guerrier nous déposons les armes aux pieds du vainqueur. Vaincu, nous le sommes aussi quand des paroles injustes, "blessantes" ou "assassines" dit-on, nous laissent sans voix, quand il ne nous reste plus qu'à fuir ou à frapper, pour répondre à ce qui a brisé l'entente ou la relation.

Pourtant la parole est l'expression vivante et sans cesse renaissante du lien social et affectif. Quelques mots échangés transforment l'inconnu du train en compagnon de voyage. Quelques mots consentis apaisent le chagrin de celui qui s'était cru abandonné, méprisé. La parole rétablit le lien, le vérifie ou l'explore, établissant de fait la communauté humaine d'où se voit exclue la violence.

Comment comprendre que les mots aient ces pouvoirs contraires ?

La parole est-elle une arme de destruction ou un terrain où l'entente est inéluctable ?

B) L'enchaînement des questions : le plan.

Le plan doit être un enchaînement de questions déduites du problème construit. En répondant à la suite de questions déduites, la réflexion sur le sujet s'approfondira et nous parviendrons à une conclusion.

1. Suite de l'exemple 1 :

La réponse à la question posée dépend du sens du mot *obéissance*. Que faut-il entendre par obéir ? Le fait d'obéir a-t-il les mêmes conséquences sur notre liberté dans tous les contextes ? Le fait qu'un individu me demande d'obéir signifie-t-il que je lui obéisse, à lui-même, à lui seulement ? Est-il légitime de réduire le problème de la liberté, la difficulté de l'être, à la confrontation avec l'obéissance ?

2. Exemple de plan réalisé : à analyser.

Consigne : ramener le corrigé qui suit à son plan, le plus précis possible mais le plus synthétique.

CEPENDANT, plusieurs faits peuvent nous amener à remettre en question ce caractère de « luxe » superflu de l'art.

En premier lieu, on peut constater que toutes les civilisations, sans exception, ont produit des œuvres d'art, ou du moins des objets, des formes que nous pouvons assimiler à l'art. On voit, en effet, dans les grottes préhistoriques des peintures, des poteries peintes; dans les civilisations égyptienne, chinoise, babylonienne, grecque, arabe, africaine, océanienne, etc., des palais décorés, des sculptures, des édifices religieux; la danse, le théâtre, la musique, la littérature (orale, puis écrite) s'y rencontrent aussi. Et même dans notre civilisation moderne qui se veut si « technicienne » et rationnelle, des artistes continuent à créer et à inventer des formes d'art. Si donc l'art était un luxe inutile, pourquoi serait-il présent de manière aussi universelle?

En second lieu, on peut constater aussi que l'argument socio-économique ne tient pas : les sociétés « pauvres » produisent aussi des artistes et des œuvres; et dans notre société, il n'est pas besoin de posséder des œuvres d'art pour pouvoir les contempler. Les musées les mettent à notre disposition, parfois gratuitement; de nombreux organismes nous permettent de profiter des créations artistiques, même si nous ne disposons pas de moyens financiers importants. L'école, dans de nombreux pays, cherche à initier les élèves aux différentes formes d'art, à les pratiquer et à les connaître.

DE LÀ, ON PEUT CONCLURE que notre première hypothèse, « l'art est un luxe », est fortement remise en question. Mais alors, si l'art n'est pas un luxe, c'est qu'il est nécessaire aux hommes, qu'ils en ont besoin. Mais de quel ordre est ce besoin? Pourquoi avons-nous besoin d'art?

Il est tout d'abord clair que ce besoin n'est pas le même que celui que les techniques satisfont : si le potier décore la coupe qu'il vient de fabriquer, cela ne la rend pas plus efficace dans sa fonction de coupe, ni plus étanche, ni plus résistante... Ce n'est donc pas une utilité matérielle, fonctionnelle, qu'il faut rechercher dans l'art.

Il s'agirait donc d'autre chose : on a parlé plus haut du besoin de beauté, du besoin de plaisir esthétique, en objectant que celui-ci pouvait être satisfait par la beauté de la nature. Mais justement, qu'est-ce qui distingue l'œuvre d'art de ce qui existe dans la nature? C'est le fait qu'elle est justement créée par l'homme : l'art est une activité de création, par laquelle l'homme imprime sa marque à une matière. Comme le dit Florence de Mèredieu « signes, traces : prise de possession de l'univers sur le mode de l'inscription, de la blessure symbolique imposée à l'objet ». Et par là, l'homme prend conscience de lui-même, dit Hegel en décrivant « le petit garçon qui jette des cailloux dans

la rivière et regarde les ronds formés à la surface de l'eau » : il « admire en eux une œuvre qui lui donne à voir ce qui est sien ».

L'art, donc, serait plus qu'utile à l'homme : il lui serait indispensable, puisque ce serait l'activité de création par laquelle il peut prendre conscience de lui-même, par l'extériorisation de ce qu'il est dans une représentation. Cela vaut aussi bien pour l'artiste, qui projette dans son œuvre, quelle qu'elle soit, une part de lui-même, que pour le spectateur qui peut se reconnaître dans l'œuvre qu'il perçoit; cela vaut aussi pour une société, à qui ses artistes renvoient une image d'elle-même. Hegel analyse par exemple comment les traits principaux de la société hollandaise du XVII^e siècle se trouvent représentés dans les œuvres des peintres de cette époque. Cette image peut aussi être critique, comme c'est le cas pour beaucoup d'artistes contemporains. C'est donc en tant qu'être conscient, être de pensée et d'affectivité que l'homme a besoin de l'art. Il est impossible alors de le considérer comme un luxe. Et finalement, il n'est pas étonnant que nous arrivions à cette conclusion : en effet, l'art est un des aspects fondamentaux de la culture. Les productions artistiques de chaque culture la caractérisent; elles expriment les modes de pensée, les visions du monde, les valeurs de cette culture, elles en sont le miroir symbolique. Il en est de même pour l'individu : les premiers dessins de l'enfant coïncident avec son apprentissage du langage, son entrée dans la culture. Apprendre à connaître l'art, c'est apprendre à connaître sa culture, et les cultures. Chaque artiste, par ses créations, contribue à maintenir vivante la culture, en inventant de nouvelles formes d'expression. Si l'on suit la définition que donne Benveniste : « j'appelle culture tout ce qui, par-delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaine, forme, sens et contenu », on peut effectivement dire que l'art y contribue.

NOUS AVONS DONC VU que si l'art pouvait être considéré comme un luxe, c'était parce que, à première vue, et d'un point de vue matériel, les œuvres d'art étaient dénuées d'utilité immédiate et de fonctionnalité par opposition aux objets techniques. Mais en définitive, nous avons montré que l'art avait une autre fonction, qu'il permettait à l'homme d'avoir, dans ses créations, un reflet de lui-même, de la société dans laquelle il vit, y compris un reflet critique suscitant la prise de conscience; qu'il lui permettait de trouver un plaisir esthétique en quelque sorte actif, puisque résultant de ses propres œuvres.

Loin d'être un luxe, l'art est donc au contraire aussi nécessaire à l'homme que la technique : il est significatif, d'ailleurs, qu'à l'origine ces deux mots aient été synonymes.

SE DEMANDER SI l'art est un luxe exige d'abord de s'interroger sur ce qu'on entend par « luxe » : dire de quelque chose que « c'est un luxe », signifie que c'est quelque chose dont on n'a pas absolument besoin, qui n'est pas strictement utile, qui est superflu. Mais cela signifie aussi que c'est quelque chose qui nous procure du plaisir : le plaisir de le posséder si c'est un objet, de l'exercer si c'est une activité. Par exemple : posséder une voiture aujourd'hui est utile, voire nécessaire ; mais posséder une voiture de luxe, avec des équipements raffinés, une belle ligne, c'est un plaisir, plaisir d'ailleurs réservé à ceux qui en ont les moyens financiers. Dire que l'art est un luxe, donc, ce serait affirmer que l'art produit des objets (les œuvres d'art) superflus, voire inutiles, et que, en conséquence, l'art est une activité sans utilité, bien moins utile en tout cas que la technique qui produit les objets dont nous avons besoin. Mais est-ce bien le cas ? Ne peut-on pas défendre au contraire l'idée que l'art est nécessaire à l'homme, mais d'une nécessité qui n'est pas celle de la technique ?

NOUS ALLONS D'ABORD ÉTUDIER les raisons pour lesquelles on pourrait dire que l'art est un luxe.

En effet, par rapport aux objets techniques, les œuvres d'art peuvent apparaître comme inutiles : un tableau, une pièce de théâtre, une œuvre musicale, un film, ne servent à rien, ils n'ont pas pour fonction de satisfaire des besoins matériels. Au contraire, les objets

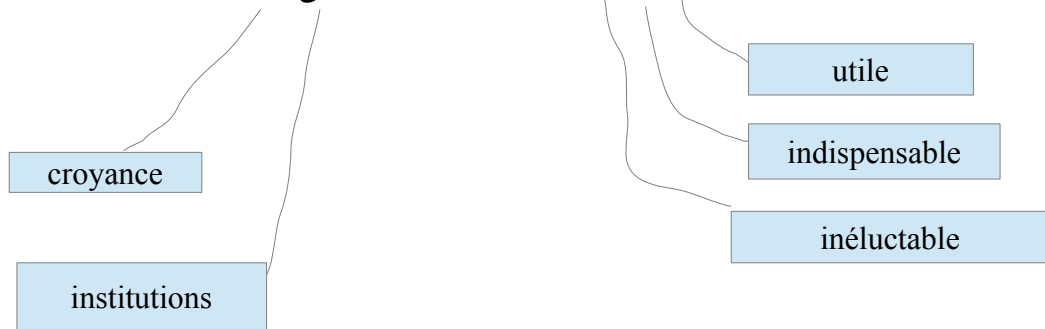
techniques sont produits en vue de satisfaire un besoin matériel : dès les débuts de l'humanité, les hommes ont transformé la nature pour produire des outils et des objets qui leur ont permis de survivre malgré leur faiblesse, comme le montre le mythe de Prométhée.

En conséquence, on pourrait penser que les hommes peuvent vivre sans œuvres d'art, sans en créer et sans en contempler ; que la société a plus besoin d'ingénieurs et de scientifiques que d'artistes. Et que s'il y a des artistes, leur présence est superflue, que leur activité est « en plus », qu'elle est un luxe que pourraient se permettre les sociétés ayant déjà satisfait tous leurs besoins matériels.

Cela confirmerait aussi le sens économique et social du mot « luxe », à savoir ce qui est réservé aux riches, aux individus et aux sociétés riches : l'art, en effet, coûte cher. Seuls quelques privilégiés peuvent posséder des œuvres d'art ; l'accès même au théâtre, au cinéma, aux spectacles de danse ou de musique demande certains moyens financiers.

On pourrait cependant objecter que les besoins de l'homme ne se réduisent pas aux besoins matériels, et que l'homme a besoin d'éprouver du plaisir dans la contemplation de la beauté, et dans d'autres activités que le travail technique. Mais on pourrait répondre à cela que la beauté peut aussi se trouver dans la contemplation de la nature, et que les loisirs, par exemple, peuvent lui procurer du plaisir : il n'aurait donc pas besoin de l'art.

Les religions sont-elles nécessaires ?



Points de vue sur la question :

<i>Croyants</i>	<i>Athées</i>	<i>Sociologues</i>	<i>Psychologues</i>
✗ Explication du monde	◆ Hypothèse inutile pour expliquer le monde	✓ Utile pour l'unité du groupe	➤ Croire est une nécessité vitale.
✗ Soutien de l'âme, consolation	◆ Maturité psychologique	✓ religions plurielles favorisent la tolérance	
✗ Fondements absolus des valeurs morales et institutions politiques.	◆ Création des valeurs		

Introduction : Écrire 2 opinions tranchées, assez évidentes mais superficielles.

On est d'abord surpris par une telle question : les religions sont dans le monde depuis si longtemps qu'on ne saurait les dater ; elles sont si importantes qu'il semble impossible d'évoquer leur absence ou disparition. N'est-ce pas vain dès lors de se poser la question ? Pas vraiment si on se souvient que certaines personnes militent pour leur disparition, ainsi que certains états. On se dit qu'aujourd'hui, dans un monde où la science est très compétente, où les hommes n'ont plus aussi peur des phénomènes naturels qu'ils ignoraient, on pourrait se passer de religion. Peu à peu, les progrès en tout genre des civilisations semblent rendre inutiles les propositions et les consolations que les religions dispensaient.

Cependant, dans certains cas, la religion fait bon ménage avec la science et la politique. Le scientifique ne peut pas rivaliser avec l'homme de Dieu qui prétend connaître la raison d'être des choses et la finalité à long terme de l'existence. Nous avons vu revenir la religion comme ciment social et fondement politique dans des pays actuels, au titre d'une revendication nouvelle, voire révolutionnaire. L'appartenance religieuse est aujourd'hui spontanée et consentie, même si, vue de l'extérieur, elle limite les libertés individuelles. Est-ce à dire qu'elle seule procure des bienfaits qui valent ces sacrifices ?

Les religions sont-elles nécessaires ? Sont-elles seules capables d'atteindre certains buts comme la fondation, l'unité, la certitude ? N'est-ce pas au contraire une facilité de recourir aux religions, une attitude conservatrice, inattentive aux conséquences négatives qui ne manquent jamais de se déployer ?

PLAN : succession de questions à traiter pour fournir une réponse réfléchie et progressive à la question posée.

La religion est-elle utile à des fins parfaitement identifiables ? Est-il nécessaires qu'elles soient plusieurs pour faire cela ?

Si oui, sont-elles indispensables ? N'y aurait-il pas d'autres moyens d'y arriver ? Ceux-là sont-ils préférables ? Ne se payent-ils pas de graves inconvénients, voire une certaine forme d'aliénation ?

Malgré ce constat, les religions ne sont-elles pas inéluçtables ? Les être humains peuvent-ils faire autre chose que croire sans jamais parvenir à un savoir absolu : dont il sont incapables, ou qui n'est pas accessible ?